

LE CHEVALIER DE PRADEL

UN OFFICIER COLON EN LOUISIANE

(1692-1764)

III

Mais revenons un peu en arrière.

Bienville réintégré dans ses fonctions en 1733 avait été remplacé définitivement dix ans après par le Marquis de Vaudreuil. Ce dernier, dont le gouvernement dura juste deux lustres, étant allé au Canada, on nomma à sa place le chevalier de Kerlérec, marin habile et aventureux, mais autoritaire et médiocre administrateur. Après dix années de luttes stériles, le chevalier de Kerlérec, comme ses prédécesseurs, dut abandonner la place et revenir en France. Il y subit un long et coûteux procès qui acheva de le ruiner. La croix de Saint Louis et le grade honorifique de brigadier des armées du Roi furent les seuls avantages qu'il retira de ses longs efforts.

Il débuta pourtant sous d'heureux auspices, et le chevalier de Pradel pouvait alors écrire qu'il profite pour adresser son message "d'une goélette légère que M. de Kerlérec, notre gouverneur, a dépêché pour France pour informer sans doute le ministre de l'état de notre colonie qui se soutient assés bien par le soutien de ce cher gouverneur." C'est avec une légitime fierté qu'il termine en disant qu'il est reçu au gouvernement "comme la seconde personne du militaire" et qu'il décrit complaisamment la vie mondaine de la haute société Néo-Orléanaise:

"Ma santé ne me permet plus de sortir de mon castel, des jardins, des vergers et des bosquets qui l'environnent. Notre cher gouverneur trouve mon séjour charmant et il me dit la dernière fois qu'il y est venu vingt et cinq dames et messieurs de choix qui ont été reçus avec toute l'aisance assaisonnée des mets aussi délicats et des vins choisis tout comme en France dans les meilleures maisons. Il me dit donc, M. le gouverneur, qu'il ne regardoit pas ma maison comme un chateau de province mais comme celui d'un fermier-général aux environs de Paris..."

Les descriptions de la vie aux colonies que nous laisse M. de Pradel ne seraient pas complètes s'il ne nous initiait un peu à l'existence des esclaves. Cette question a fait couler des flots d'encre pour et contre. Il ne nous appartient pas de la trancher, mais avouons que le régime dont nous donnons ici un aperçu ne semble pas bien terrible pour le noir dont la nature indolente et paresseuse réclame nécessairement un maître:

"...Tu m'as demandé souvent des nouvelles de mon nègre Saint-Louis. Ce n'est pas par oubli si je ne t'ay pas répondu, c'est plutôt par ce que je n'avois rien de bon à te dire sur son compte. Il fit le petit-maitre en arrivant ici, et pour soutenir cette calité, il me volait moutons, volailles de toutes espèces et peut-être autre chose que je n'ay pas scéu, mais les apparences y sont. Je l'avois chargé de traverser tous les matins à la diane pour aller à la boucherie à la ville; mais au lieu de partir le matin, il s'en alloit, lors que nous étions couchés, avec deux jeunes nègres pour ramer, dansoit toute la nuit chez des nègres libres avec des nègres et nègresses de la ville, donnoit des violons et des colations de 150 livres. Cela ne pouvait pas se faire sans me voler. J'en fus averty et, sans luy parler ny le faire fouëtter, je dis à mon commandeur du champ de l'emmenner au camp des nègres et de le faire travailler avec eux. Il y a deux ans et demy qu'il est là, dont il n'est pas trop content. Lorsque j'ay icy grande compagnie, il vient par mon ordre et fait mieux la cuisine qu'il ne faisoit précédemment, mais je me sers pour notre ordinaire d'un fort bon sujet qui étoit cy-devant son marmiton et duquel je suis fort content. Voilà l'histoire de M. Saint-Louis qui, actuellement, est à

tondre nos moutons. Il a sans doute scéu que j'écrivois en France et il y a environ un quart d'heure qu'il sort de ma chambre où il étoit entré pour me prier de vous assurer tous de ses très humbles respects. C'est un rusé compère qui veut faire sa cour, mais tous ses soins sont inutiles, je ne puis pas le remettre dans ses fonctions ordinaires, ses friponeries ont trop éclaté et tous les autres domestiques me voleroient impunément, si je luy pardonnais."

Malgré sa disgrâce apparente, l'indélicat Saint-Louis étoit encore un des serviteurs préférés du brave colon qui lui confiait toujours les travaux un peu sérieux. C'est ainsi qu'il l'improvisera maçon pour construire sous sa direction des indigoteries, avec l'aide de deux nègres d'élite et le chasseur Cupidon, également esclave de confiance:

"Je crois que tu sçais que ce sont de grandes cuves où l'on fait fermenter l'herbe dans l'eau. Il en faut deux pour cette opération, qui sont l'une sur l'autre. Celle qui est en haut se nomme pouriture, la seconde est le récipient de l'eau qui a occasionné la fermentation de l'herbe. Cette eau s'écoule par un robinet dans ce qu'on nomme batterie pour y être battue à force de bras par des espèces de baquets. C'est ce qui forme le grain de l'indigo qui se précipite au fond de cette batterie qui a aussi un robinet à trois trous distant de deux pouces l'un sur l'autre. L'on commence par faire écouler l'eau claire en débordant le trou le plus haut, ensuite le second, et l'on réserve le 3e que l'on n'ouvre que le dernier d'où sort une eau limoneuse qui s'écoule dans une troisième petite cuve nommée diabolotin. Ensuite l'on met cette lie dans de petits sacs que l'on pend à un rattelier pour en égoutter l'eau, et, lorsque le tout est bien égoutté, l'on met cet indigo dans des caisses où il sèche au soleil et à couvrir dans les temps pluvieux..."

Voilà de bien longues citations et je dois les abréger. Les lettres du capitaine de Pradel sont fort nombreuses, et il est très difficile de faire un choix parmi elles, car tout le passé qu'il évoque est attachant par la sincérité même du récit.

Il me faut donc laisser de côté la plus grande partie de sa correspondance, celle de son fils Charles, de ses deux filles, la Comtesse de Cacqueray-Valmenier, femme de l'amiral, et la Baronne d'Inguibert. Il me faut négliger les nombreuses épîtres de son beau-frère, le capitaine de vaisseau de La Chaise, de M. de La Mouche, agr de Charonne près Paris, auditeur à la Cour des Comptes de Paris, et de sa femme, ses correspondants, d'instructifs mémoires de fournisseurs, des devis, toutes choses qui n'auraient pas leur place ici. Ces feuillets jaunies font revivre les espoirs, les déceptions, les fièvres de ces hardis pionniers de la plus grande France, leurs douleurs aussi, telle cette lettre, la dernière écrite par le chevalier de Pradel: vieilli, malade, voyant à la veille de passer, sous la domination espagnole la terre arrosée de notre sang, Pradel-Lamase, au sujet de la mort d'un fils bien-aimé, jeune lieutenant de vaisseau tombé prématurément au service de la patrie, s'exprime ainsi:

"La raison et la religion ont enfin, mon cher frère, modéré le chagrin que j'ay eu de perdre le plus aimable et le plus aymé de tous les officiers de la Marine... Le roy a perdu un sujet qui donnoit de grandes espérances pour faire un jour un général capable de faire de bonne manœuvre à laquelle il s'est appliqué pendant la dernière guerre, et moy je pers toute la consolation de ma vieillesse..."

Parade pour la galerie, sera-t-on peut-être tenté de dire; il n'en est rien. Le capitaine Jean de Pradel n'eut jamais



NOUVEAU CARDINAL AMÉRICAIN

Sa Grâce, l'Archevêque Denis Dougherty, qui s'est embarqué récemment de Philadelphie pour Rome, où il prendra sa place comme membre du Collège Sacré près du Pape.

l'ambition d'écrire pour le public, encore moins pour la postérité. Cette lettre n'est que l'épanchement du cœur d'un père meurtri dans le cœur d'un frère.

Qu'on ne prétende pas non plus que les espérances qu'il fondait sur l'avenir de ce fils fussent des illusions d'orgueil paternel. Les témoignages conservés sont unanimes pour vanter les mérites du jeune Charles de Pradel, commandant de la frégate de Salomon, et qui fut sans doute devenu amiral comme ses deux beaux-frères, MM. de Cacqueray-Valmenier et de Cherisey.

Sa jeune femme, Marie-Adélaïde de Cacqueray-Valmenier, demeura inconsolable, et c'est en ces termes qu'elle exprimait, plusieurs années après la catastrophe du Salomon, sa volonté de rester éternellement veuve:

"L'imagination ne peut peindre une créature aussi parfaite par le cœur, par l'esprit, par les sentiments, par tout enfin... Quant à mes droits, le nom de mon cher Pradel est le seul bien que je prise et que je veux garder toute ma vie, et l'amitié de sa famille à qui je me fais toujours gloire d'appartenir..."

L'œuvre de nos premiers colons dans ce pays lointain n'a pas été frappée de stérilité.

La Louisiane fait maintenant partie de la vaste agglomération de l'Amérique du Nord. A ce titre, elle participe à la vie politique de la grande république. Elle confond ses intérêts avec les siens et, pour plus de commodité, elle a même délaissé officiellement la langue française par laquelle elle fut initiée à la civilisation.

Mais l'influence française persiste toujours parmi les descendants de nos anciens colons; notre langue reste toujours celle de la bonne société de la Nouvelle-Orléans, nos mœurs et nos coutumes y demeurent toujours vivantes. C'est une sorte de gloire d'y porter un nom français. Si maintenant la bannière étoilée est arborée sur le palais du gouverneur, l'ancien drapeau des régiments de France y flotte toujours à son côté.

Nos blessures de la dernière guerre ont touché au cœur les Louisianais, et nos victoires leur ont paru comme des victoires nationales, car ils sont innombrables ceux d'entre eux qui se sont enrôlés dans l'armée du général Pershing pour prendre leur part de la délivrance de la nation qui fut leur première mère-patrie.

Martial de Pradel de Lamase.

Il n'y a qu'un grand cœur qui sache tout ce qu'il y a de gloire à être bon. —Fénelon.

Nouvelles Locales.

Le prix des denrées alimentaires a diminué de 2 pour cent à la Nouvelle-Orléans pendant le mois de janvier.

Le canon tonné au Cabildo

Un des vieux canons du Cabildo a jeté un obus de quatre pouces de l'autre côté de la rivière et a atteint une maison où une vieille dame âgée de 74 ans habite et l'a blessée légèrement. Personne ne sait comment cela est arrivé, toujours est-il que l'on a découvert dans le canon des journaux entassés et des restants de poudre noire, ce qui fait croire que cet attentat était l'œuvre d'un fou ou de malveillants. La police recherche les coupables.

On parle de restaurer la Place d'Armes comme elle était il y a 200 ans pour l'anniversaire du bi-centenaire de l'élevation formelle de la Nouvelle-Orléans au titre de ville capitale, qui aura lieu en 1923.

La Société Historique.

La Société Historique de la Louisiane, à sa réunion mardi soir, a entendu la lecture d'un document intitulé "Judah P. Benjamin, ou la Prophétie Juive Accomplie," par M. J. M. Pilcher. La société se propose d'acquiescer le tableau du "Transfert de la Louisiane," par l'artiste norvégien, M. de Thulstrup. Un comité a été nommé pour se procurer les fonds nécessaires pour l'acquisition de ce tableau.

Choses et Autres.

—L'Allemagne se lamente sur sa misère, comme si elle n'en était pas le seul artisan. Pauvre Allemagne! Elle s'est ruée sur la Belgique et sur nous pour mettre la main sur Anvers, sur Briey, sur Toul et sur Verdun; elle a dépensé des milliards pour détruire nos villes et nos villages, inonder nos mines, ravager nos forêts; elle a fusillé des Français innocents, emmené des femmes comme otages, condamné des milliers de jeunes gens à des travaux humiliants; et, comme elle s'est, dit-elle, ruinée dans cette œuvre civilisatrice, elle supplie ses victimes de la décharger de la dette morale et financière qu'elle a contractée et qu'en signant le traité de Versailles elle a devant le monde entier, promis d'acquiescer.—(Raymond Poincaré.)

—Vous accusez le régime économique auquel vous imputez des tares qui sont moins les siennes que les vôtres. Le coupable, disent les prolétaires mécontents, c'est le capitalisme. Dans la bourgeoisie apeurée des voix répliquent: la faute est au syndicalisme. Soyons plus loyaux et plus humbles. Le mal n'est pas tant dans une organisation imparfaite que dans nos défauts, qui la rendent encore plus défectueuse. Le régime qu'il faut dénoncer et redresser, c'est celui de l'égoïsme. La conception sociale qu'il faut combattre parce qu'elle nous pervertit, c'est la thèse païenne d'une humanité matérialisée. Les hommes ne sont plus capables de s'aimer parce qu'ils n'aiment plus quelque chose qui soit au-dessus d'eux. En s'éloignant de Dieu, leur centre commun, ils se sont éloignés les uns des autres. Il ne leur reste plus que des biens sensibles qui les divisent: ce n'est qu'en remontant à un plan supérieur qu'ils pourront refaire l'union de leurs âmes.—(M. l'Abbé Thellier de Poncheville.)

Il y aura cent ans, le 5 mai prochain, que l'Empereur des Français, Napoléon Ier, s'éteignait en exil sur l'île Sainte-Hélène.

Les lettres, cartes postales et les journaux destinés aux pays suivants jouiront, à partir de maintenant, du tarif domestique: La Bolivie, la Colombie, Honduras, Nicaragua, Pérou et Cuba.